

« Les survivants ont connu l'expérience d'être morts »

Nathalie Zajde, maître de conférences à l'université de Paris VIII, chercheuse, dirige une cellule d'aide psychologique aux anciens déportés juifs et à leurs familles*. Elle explique les traumatismes qu'affrontent encore les « revenants » de la Shoah.

Propos recueillis par **Marc Epstein**

La plupart des juifs déportés dans les camps nazis ne sont jamais rentrés... Quid des survivants, après la guerre ? Comment sont-ils accueillis ?

→ Proches et parents qui ont échappé à la déportation peinent à reconnaître l'être aimé : physiquement et mentalement, le déporté n'est plus l'homme ou la femme qu'ils ont connus auparavant. De même, les premiers professionnels qui les reçoivent – militaires, médecins, assistantes sociales – éprouvent des difficultés à cerner qui sont ces êtres revenus de l'enfer. Des malades ? Au sens physique, oui : ils présentent toutes sortes de séquelles dues aux tortures subies, aux terribles privations et aux maladies contractées dans les camps. Mais comment qualifier leur état psychique ? A partir des années 1950, on tente une définition psychiatrique, le « syndrome du survivant des camps de concentration » ; les rescapés ne s'y reconnaissent pas. « Nous ne sommes pas fous, clament-ils, nous sommes des déportés ! » Des êtres singuliers, métamorphosés par leur terrible expérience, qui mèneront souvent une double existence : celle des gens normaux, et celle des déportés, régulièrement hantés par leur passé, notamment dans leur sommeil.

Les entretiens et groupes de parole de survivants et de familles de victimes de la Shoah que vous menez depuis plus de vingt ans vous ont-ils permis d'identifier les singularités psychologiques des déportés ?

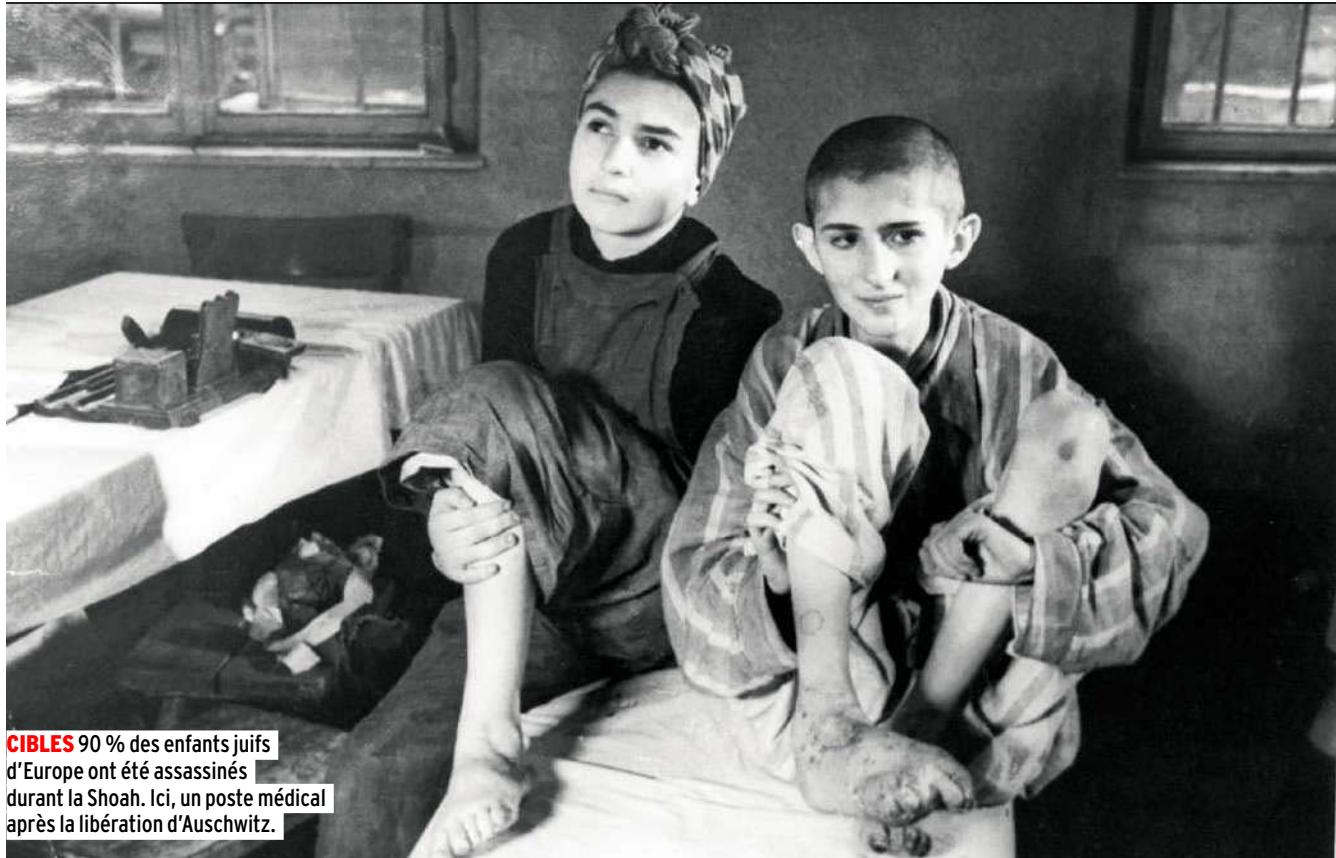


La psychologue Nathalie Zajde.

D.BALICKI POUR L'EXPRESS

→ Pour conduire un tel travail, nous avons dû revoir certaines de nos catégories en psychologie. D'abord, si le corps des survivants a bien été libéré, leur âme est restée captive, capturée par leurs génocidaires. Chaque nuit, dans leurs cauchemars, ils se retrouvent à nouveau dans leur *Block*, devant les chambres à gaz, témoins du meurtre de proches et en passe d'être eux-mêmes assassinés. Chaque nuit, les survivants sont à nouveau terrorisés, et à chaque réveil, en sueur, tremblants d'effroi, ils doutent un long moment de leur libération. Certains ont fini par se suicider, des hommes célèbres comme

Primo Levi, ou moins connus. La deuxième singularité des anciens déportés juifs est encore plus troublante : c'est le fait que, bien que survivants, ils ont déjà été morts. Ils ont connu l'expérience d'être morts à plusieurs reprises – durant les transports, lors des sélections, en phase finale de dysenterie, quand ils ont été désignés, battus et fouettés à mort par les SS. Ils se sont vus morts. Ils ont assisté à leur propre mort. Dès lors, les survivants sont porteurs d'une question psychologique bien singulière : comment vit-on quand on est un revenant ? Comment se relie-t-on aux autres, aux membres de sa famille ? Comment fait-on l'amour et a-t-on des enfants ? La troisième singularité des survivants concerne leur existence après la Shoah : leur « survie » est une « mission ». En effet, ils ont été au contact des morts jusqu'au dernier moment, et tous ces morts, avant de mourir, leur ont dit ou simplement signifié : « Si tu survis, témoigne de notre mort ! » Ils sont revenus, non pas seuls, mais accompagnés d'invisibles, leurs compagnons disparus, qui les ont missionnés. Or les survivants ont le sentiment, surtout au soir de leur vie, de ne pas avoir accompli l'essentiel, l'ultime exigence de ceux qu'ils ont laissés derrière eux et qui pourtant n'ont cessé d'être auprès d'eux. Certes, ils ont témoigné, ils ont parlé. Mais leur récit était-il audible ? Peut-il être pensé par ceux qui, comme nous, n'ont pas vécu leur expérience ? D'où une autre interrogation, au moins aussi terrible : ont-ils obtenu la réparation de la mort de leurs compagnons disparus ?



CIBLES 90 % des enfants juifs d'Europe ont été assassinés durant la Shoah. Ici, un poste médical après la libération d'Auschwitz.

BILDERVELT/ROGER VIOLET

Dans votre livre, *Les Enfants cachés en France* (1), vous dites de ceux-ci qu'ils sont des survivants de la Shoah, au même titre que les adultes. Pourquoi ?

→ Cela correspond à une triple réalité : historique, psychologique et politique. Tous les juifs d'Europe sous l'emprise nazie, quels qu'ils soient, étaient voués à disparaître. Ceux qui étaient vivants après guerre sont tous des survivants. De plus, dans un génocide, les enfants sont une cible privilégiée, car c'est sur eux que repose la pérennité de la culture qu'on veut faire disparaître. Proies faciles, 90 % des enfants juifs d'Europe ont été assassinés durant la Shoah. En France, nous avons connu une exception, puisque 80 % des enfants juifs ont pu être sauvés grâce aux réseaux de résistance juifs et non juifs. Mais cette survie a souvent nécessité un reniement : ces enfants ont changé de lieu de vie, ils ont été séparés de leurs parents, ils ont pris une autre identité et, souvent, ont été convertis. A la fin de la guerre, nombre d'enfants juifs étaient devenus chrétiens. Certains parlaient le patois. Ils ont surmonté les expériences de persécution, de traque ou d'arrestation en

ne sachant plus qui ils étaient, en devenant étrangers à eux-mêmes. Environ 20000 d'entre eux restent orphelins. Ils sont donc à la fois survivants, rattrapés eux aussi par les frayeurs vécues et les cauchemars, mais également héritiers des victimes et porteurs d'un lourd fardeau : comment vivre après l'assassinat massif et atroce des parents et de la majorité des membres de la famille ? Comment continuer à vivre, sans avoir apaisé l'âme des morts assassinés ?

Dans votre ouvrage *Enfants de survivants* (2), vous parlez de transmission du traumatisme. Comment s'est-il transmis aux générations suivantes ?

→ Le traumatisme naît d'une expérience ; en tant que tel, il ne peut en principe se transmettre. Comment comprendre, alors, que des personnes nées après les événements présentent les mêmes cauchemars, les mêmes angoisses, les mêmes phobies que leurs parents survivants ? Il s'agissait d'un génocide, une entreprise destinée à tuer des personnes, bien sûr, mais aussi à anéantir leur culture et la possibilité d'engendrer les générations futures.

Et c'est à cette seconde partie de l'entreprise génocidaire que réagissent les enfants de survivants. L'approche ethno-psychiatrique appréhende le sujet psychique de manière globale, c'est-à-dire au sein de son contexte familial, historique, politique et culturel ; dans le cas présent, elle nous permet d'aborder leurs terreurs non pas comme une illusion, mais comme une perception fine d'un danger toujours présent. Ainsi, soigner les survivants et descendants de victimes de la Shoah consiste à neutraliser l'action destructrice voulue par les génocidaires nazis, qui se transmet de génération en génération. C'est également être à l'écoute de patients devenus des vigiles : à la nuit tombée, dans leur sommeil, ces individus si particuliers s'apparentent à des gardiens, qui veillent sur le passage entre le monde des vivants et celui des morts. Au travers de leurs symptômes, ils nous mettent en garde contre les menaces qui nous guettent. •

* Au sein de l'équipe d'ethnopsychiatrie du Centre Georges-Devereux, soutenue par la Fondation pour la mémoire de la Shoah. Lire *Guérir la Shoah*, paru en 2005 aux éditions Odile Jacob.

(1) Paru en 2012 aux éditions Odile Jacob.

(2) Paru en 1995 aux éditions Odile Jacob.